

Le rôle du professionnalisme et de l'éthique dans le commandement militaire : leçons de l'Afrique précoloniale

Esson ALUMBUGU
Académie Nigériane de Défense

Dans l'Afrique précoloniale, comme ailleurs, le recours à la violence légale est apparu comme un élément de l'affirmation des États. Il s'est appuyé sur le développement et la spécialisation de compétences et de techniques qui ont fait évoluer les systèmes militaires vers des armées considérées, dans notre conception actuelle, comme professionnelles¹. Cette évolution s'est accompagnée de débats quant à la justification et au caractère approprié de la violence militaire parmi les acteurs eux-mêmes². L'enjeu éthique est donc allé de pair avec les transformations des systèmes militaires. Cet article entend mieux comprendre le rôle de la professionnalisation et de l'éthique militaire dans l'organisation et le commandement des armées précoloniales des guerriers maasai d'Afrique de l'Est et de l'armée du royaume zoulou de Chaka kaSenzangakhona d'Afrique du Sud. Les cas maasai et zoulou présentent en effet tous deux des organisations militaires développées, composées de guerriers mobilisés exclusivement pour le service armé au sein d'institutions permanentes, résidant même dans des casernes.

Cette étude propose tout d'abord une réflexion sur les concepts de professionnalisme, d'éthique et de commandement, fondée sur l'usage qu'en font les historiens et les chercheurs en sciences sociales étudiant les armées actuelles. Puis, elle dresse un état de la situation de la professionnalisation et des systèmes de valeurs martiales dans l'armée des Maasai et dans le commandement de Chaka kaSenzangakhona. Elle tire, pour terminer, les enseignements du déclin de ces armées de l'Afrique précoloniale.

* Ce texte, traduit et adapté de l'anglais par Guillaume Pinet et Benjamin Deruelle, est paru la première fois dans : Esson ALUMBUGU, « *Professionalism and Ethics in Military Leadership: Lessons from Pre-colonial Africa* », *British Journal for Military History*, vol. 11, n° 1, 2025, p. 57-71 [En ligne : journals.gold.ac.uk/index.php/bjmh/article/view/1872].

¹ John KEEGAN, *Histoire de la guerre. Du Néolithique à la guerre du Golfe*, Paris, Dagorno, 1996 [1993] ; Azar GAT, *War in Human Civilization*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

² Maurice H. KEEN, *The Laws of War in the Late Middle Ages*, Abingdon, Routledge, 2016 [1965].

LES CONCEPTS DE PROFESSIONNALISME MILITAIRE, D'ÉTHIQUE ET DE COMMANDEMENT

La réflexion menée ici s'articule autour des concepts de professionnalisme, d'éthique et de commandement militaires. Pour la mener, nous nous appuierons sur l'acception de ces trois termes dans les études les plus récentes portant sur les armées contemporaines. Comme le rappelle l'historien George Lucas, le concept de professionnalisme militaire est directement issu du terme « profession » qui désigne :

une pratique distinctive ou un ensemble de pratiques sociales qui nécessitent elles-mêmes la maîtrise de connaissances et de techniques spécifiques acquises au travers d'une éducation et d'une formation intensives. [Toute profession implique] la connaissance d'un langage, d'un vocabulaire et d'un ensemble de postulats techniques propres à ces pratiques qui permettent, à leur tour, leur bonne maîtrise et leur mise en œuvre, et (peut-être plus important encore) qui fournissent aux membres d'une communauté la conviction qu'ils se consacrent à fournir un service unique et indispensable à la société civile au sein de laquelle s'exerce leur profession³.

La définition proposée ici insiste donc sur le rôle joué par les connaissances et des techniques acquises au cours des processus de formation et d'entraînement d'une part, et sur leur usage pour fournir des services spécifiques et indispensables à la société d'autre part. Don Snider développe davantage cette idée, en affirmant que :

(1) les professions fournissent un service unique et essentiel que le reste de la société ne peut fournir elle-même ; (2) [qu']elles le font à travers des connaissances et des gestes spécifiques ; (3) [que] l'application efficace et déontologique de leur expertise leur permet de gagner la confiance de la société ; (4) [que] les professions s'autorégulent, en contrôlant les agissements de leurs membres pour garantir cette efficacité et cette déontologie, ce qui inclut la responsabilité de former et de certifier les professionnels, en s'assurant que seuls les plus compétents usent de leur expertise ; et (5) [que] les professions bénéficient d'une autonomie significative dans leur pratique au service de la société⁴.

Selon cette acception, l'existence d'une éthique corporative, constitutive de toute profession, implique celle du risque que ses membres outrepassent les règles de leur champ d'action. Par voie de conséquence, une profession doit disposer d'un système d'autocontrôle afin de garantir que ses membres agissent de manière déontologique. La mise en place de ce système permet d'obtenir la confiance d'une société et d'obtenir d'elle une certaine autonomie. C'est le cas de la profession militaire qui, en vertu de l'expérience et des connaissances spécifiques acquises grâce à une formation spécialisée, dispose de l'usage de la violence légale au nom de la

³ George LUCAS, *Military Ethics. What Everyone Needs to Know*, New York, Oxford University Press, 2016, p. 10.

⁴ Don M. SNIDER, « American Military Professions and their Ethics », in G. LUCAS (éd.), *Routledge Handbook of Military Ethics*, Londres, Routledge, 2015, p. 16.

société ou de l'État. En outre, les armées contemporaines présentent des mécanismes d'autorégulation et de discipline qui veillent à ce que les agissements des soldats respectent les valeurs et devoirs de la profession⁵.

Ce n'est donc pas un hasard si la question éthique irrigue les réflexions portant sur la professionnalisation militaire. Par sa nature, le métier des armes a été régulé par un système de valeurs, que ses membres ont contribué à construire, qui guident leurs activités et qui préviennent leurs excès. Ainsi, l'éthique militaire non seulement unit le groupe autour d'une profession, mais justifie les décisions qui touchent l'ensemble de la société au regard de chacun de ses membres⁶, comme le rappelle D. Snider, au sujet des corporations de métier :

L'éthique professionnelle est un ensemble de lois, de valeurs et de croyances profondément ancrées dans une culture professionnelle, qui en unit les membres autour d'un objectif commun : faire ce qui est juste, pour les bonnes raisons et de la bonne manière. L'éthique établit les conditions de création et de maintien d'une culture du mérite. Elle fournit un ensemble de normes que les professionnels s'imposent à dessein afin de conserver la confiance de leurs clients. En cela, l'autodiscipline est indispensable à toute profession. Cette nécessité revêt une importance particulière dans le cas de la profession militaire, étant donné l'enjeu létal de son champ d'action⁷.

Bien qu'elle s'adresse spécifiquement aux membres de la profession, l'éthique militaire transcende souvent le cadre de l'armée, car elle découle de la société dans son ensemble, et notamment des continuels débats qui l'agitent autour de ce qui devrait constituer les comportements appropriés des soldats vis-à-vis des civils⁸. Dans l'Afrique précoloniale, ces valeurs morales procédaient généralement des lois coutumières. Tout comme en Europe, elles englobaient des questions relatives à la légitimité de la guerre et à la proportionnalité des moyens employés.

La professionnalisation de l'armée et l'existence d'une éthique qui lui serait propre dépendent, à tout le moins en partie, du commandement : « activité qui consiste à influencer les gens en leur donnant un but, une direction et une motivation pour accomplir la mission et améliorer l'organisation »⁹. Par nécessité, la profession des armes s'organise en ordre hiérarchique. Constituée de différents niveaux, la chaîne de commandement est au cœur de son

⁵ Christopher STORRS et Davide MAFFI, « Military Justice in Early Modern Europe », in Davide MAFFI (éd.), *Tra Marte e Astrea. Giustizia e giuridizione militare nell'Europa della prima età moderna (secc. XVI-XVIII)*, Milan, Franco Angeli, 2012, p. 11-41.

⁶ Bill RHODES, *An Introduction to Military Ethics. A Reference Handbook*, Santa Barbara, ABC Clio, 2009, p. 2.

⁷ D. M. SNIDER, « American Military Professions and their Ethics », art. cit., p. 17.

⁸ Sam C. SARKESIAN, « Moral and Ethical Foundations of Military Professionalism », in James BROWN et Michael J. COLLINS (éd.), *Military Ethics and Professionalism. A Collection of Essays*, Washington, National Defense University Press, 1981, p. 3.

⁹ Département de l'Armée des États-Unis, Dossier : « Army Leadership and the Profession », *Army Doctrine Publication*, n° 6-22, 2019, p. 3.

efficacité administrative et opérationnelle, si bien que presque tous ses membres dirigent, à un titre ou à un autre.

PROFESSIONNALISME ET ÉTHIQUE MILITAIRE EN AFRIQUE PRÉCOLONIALE

La pertinence et l'opportunité de l'utilisation des concepts occidentaux par l'historiographie africaine précoloniale ont été remises en question. Les historiens sont désormais amenés à prouver le caractère adéquat des concepts qu'ils utilisent dans le contexte africain¹⁰. S'il apparaît légitime d'utiliser ceux de professionnalisme, d'éthique et de commandement militaires en contexte maasai et zoulou, c'est qu'il s'agissait d'armées permanentes, organisées selon un ordre hiérarchique, et fournissant des services militaires exclusifs à leurs sociétés respectives, tout en disposant de systèmes d'autorégulation et de codes de conduite particuliers.

Continent immense, composé de populations nombreuses et variées, l'Afrique précoloniale présentait divers niveaux et diverses formes de formations militaires. La situation géographique et le relief contribuaient parfois à en déterminer le caractère. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, dans la région comprise entre la Haute-Guinée et la façade atlantique de la Gambie, l'importance de la cavalerie, de l'infanterie et des forces navales variait selon le milieu – désertique, savanien ou côtier¹¹. La plupart des sociétés disposaient d'une forme d'organisation militaire, qu'elle soit défensive ou offensive. Alors que certaines armées étaient levées de manière ponctuelle, quand tous les hommes valides étaient appelés en cas de besoin, d'autres disposaient d'armées permanentes hautement organisées et professionnelles. Situés dans le centre du Nigeria, les Tiv, par exemple, n'avaient pas d'armée permanente et comptaient sur les services de tous les hommes valides disponibles en temps de guerre. Malgré cela, ils menèrent de nombreuses guerres. À la fin du XIX^e siècle, ils remportèrent des victoires importantes, en défaisant, par exemple, les Chamba¹². Constituant l'essentiel des forces présentes de l'Afrique précoloniale, les armées temporaires offraient parfois un degré d'efficacité similaire à celui de leurs homologues professionnelles, comme celles des Maasai et des Zoulou.

En Afrique précoloniale, l'éthique militaire et l'éthique guerrière différaient en général peu et les institutions militaires, économiques, sociales et religieuses se distinguaient mal¹³. Dans les sociétés ne disposant pas d'armée permanente, les valeurs guerrières étaient souvent tirées des lois coutumières. Dans la société igbo, par exemple, l'éthique de la guerre prescrivait deux types de conflits armés. L'un autorisait à tuer, l'autre l'interdisait. Les guerres durant

¹⁰ Donna J. E. MAIER, « Studies in Precolonial War and Peace », in Toyin FALOLA et Robin LAW (éd.), *Warfare and Diplomacy in Precolonial Nigeria. Essays in honor of Robert Smith*, Madison, University of Wisconsin, 1992, p. 2.

¹¹ John K. THORNTON, *Warfare in Atlantic Africa, 1500-1800*, Londres, UCL Press, 1999, p. 25.

¹² Ben Japhet AUDU, *Wars and Changing Patterns of Inter-Group Relations in the Middle Benue Valley of Nigeria, c. 1300-1900*, Kaduna, NDA Publishers, 2018, p. 61-62.

¹³ Godfrey N. UZOIGWE, « The Warrior and the State in Precolonial Africa: Comparative Perspectives », *Journal of Asian and African Studies*, vol. 12, n 1-4, 1977, p. 20-21.

lesquelles il était interdit d'exécuter ses adversaires étaient les plus courantes lorsque les conflits opposaient les membres d'une même parenté ou d'un même village. Ainsi la loi coutumière dictait-elle aussi bien la conduite de la guerre que les armes autorisées, les trêves, les exemptions de service ou les rituels de purification que devaient accomplir ceux qui avaient tué au cours des combats¹⁴. En outre, les combattants devaient obtenir le consentement du prêtre avant toute prise d'armes, afin d'en assurer la légitimité¹⁵. Si cette éthique militaire existait dans de nombreuses sociétés africaines, son impact était limité, car son champ d'application ne valait généralement qu'à l'intérieur des sociétés qui l'avaient créée. Elle s'appliquait mal aux guerres contre des étrangers, qui ne partageaient ni le même droit coutumier ni les mêmes valeurs. D'une manière générale, cette éthique était contextuelle et les diversités culturelle, religieuse et linguistique de l'Afrique précoloniale constituaient un obstacle à son application¹⁶.

LES GUERRIERS MAASAI D'AFRIQUE DE L'EST

Les Maasai sont un peuple pastoral, parlant le maa, que l'on trouve aujourd'hui en Afrique de l'Est, dans le sud du Kenya et le nord de la Tanzanie. Leur système politique n'était pas organisé par une autorité centralisée et il n'y avait pas de gouvernement héréditaire. Le commandement était assuré par un conseil d'anciens et de chefs civils « élus sur la base de leur conduite morale et de leurs qualités personnelles »¹⁷. Ce conseil des sages constituait la plus haute autorité de la société maasai. Devin et guérisseur, le *Laibon* y était une figure importante. Contrairement à celle des chefs civils, sa fonction était héréditaire et se transmettait de génération en génération. Autorité spirituelle, il était responsable des rituels et des questions liées aux rites d'initiation¹⁸. La société maasai s'organisait en trois couches hiérarchisées. Les garçons qui n'étaient pas circoncis appartenaient au groupe *Ol-laiyoni*. Une fois qu'ils l'avaient été, ils passaient dans le groupe appelé *Olmuran* ou « guerrier ». Enfin, lorsque le combattant avait terminé son service, il se retirait dans un groupe appelé *Ol-moruo* ou les « anciens »¹⁹. Cette organisation sociale se présentait ainsi comme un système par classes d'âge, dans lequel les garçons circoncis au même moment appartenaient à une même génération, partageaient une identité commune et gravissaient ensemble les échelons de la société²⁰.

¹⁴ Ukachukwu D. ANYANWU, « Kinship and Warfare in Igbo Society », in Toyin FALOLA et Robin LAW (éd.), *Warfare and Diplomacy...*, *op. cit.*, p. 163.

¹⁵ John N. ORIJI, « Ethical Ideals of Peace and the Concept of War in Igbo Society », in Toyin FALOLA et Robin LAW (éd.), *Warfare and Diplomacy...*, *op. cit.*, p. 172.

¹⁶ Francois BUGNION, « Just Wars, Wars of Aggression and International humanitarian Law », *International Review of the Red Cross*, vol. 84, n° 847, 2002, p. 5.

¹⁷ Kaj ARHEM, *The Maasai and the State: The Impact of Rural Development Policies on a Pastoral People in Tanzania*, Copenhague, IWGIA, 1985, p. 12.

¹⁸ D. MAIER, « Studies in Precolonial... », art. cit., p. 87-88.

¹⁹ Chauncy H. STIGAND, *The Land of Zinj*, Londres, Frank Cass, 1996, p. 212.

²⁰ April R. SUMMIT, « Cell phones and Spears: Indigenous Cultural Transition within the Maasai of East Africa », *Indigenous Nations Studies Journal*, vol. 3, n° 1, 2002, p. 64.

Le système de classes d'âge, central dans le service armé, déterminait la formation des guerriers. La période d'initiation des garçons était déterminée par le *Laibon* et durait trois à quatre ans²¹. Âgés de 13 à 17 ans environ, ils étaient répartis en trois groupes, selon l'avancée de leur préparation physique. Les garçons les plus grands physiquement étaient circoncis la première année, de la main droite pour les distinguer comme aînés, au cours d'une cérémonie d'initiation spéciale. Pour les deux autres groupes, la circoncision, pratiquée respectivement la deuxième et la troisième année, était effectuée de la main gauche afin de les distinguer comme cadets. Ce processus délibéré visait à établir la hiérarchie et la chaîne de commandement inhérentes à la profession. Une fois la période d'initiation terminée, tous les garçons circoncis appartenaient à la même classe d'âge²². Ce processus d'initiation leur conférant la fonction de *Muran* ou « guerrier » était une étape que tout homme valide devait franchir dans sa vie²³. Les futurs guerriers devaient prouver leur courage en ne montrant aucun signe de douleur. Toute manifestation de faiblesse à ce stade était mal vue, car elle allait à l'encontre des valeurs des guerriers maasai.

Ces nouveaux guerriers formaient une armée permanente n'ayant pas d'autre occupation en dehors du service militaire. Ils assuraient la protection de la population contre les attaques, et organisaient les rafles menées contre les populations étrangères. Cette fonction militaire était essentielle à l'expansion et à la prospérité de l'économie de cette société d'éleveurs. Les terres annexées permettaient de faire paître le bétail et d'augmenter le cheptel²⁴. Habiles dans leur usage de la violence, les guerriers fournissaient un service essentiel, protégé par un mode de vie singulier qui alimentait un esprit de corps. Ils vivaient ainsi à l'écart de la population générale dans des casernes appelées *Manyata*. Chacune abritait une unité agissant comme une police militaire, appelée *Embika*, qui faisait respecter la discipline à l'intérieur et à l'extérieur du camp. Les guerriers n'étaient pas autorisés à se marier, à boire de l'alcool ou à manger des légumes. Ils suivaient un régime alimentaire strict, à base de bœuf, de lait et de sang. En outre, il leur était interdit de manger seuls ou sans la compagnie de leurs camarades²⁵.

La culture et le mode de vie militaires étaient clairement organisés. Chaque guerrier portait une lance, une épée, un bouclier et une massue. La lance disposait d'une lame en fer tranchante de deux pieds de long et d'une pointe en fer à l'autre extrémité, pour la planter verticalement. L'épée, en fer, mesurait environ 60 centimètres de long et se portait sur le côté gauche. Le bouclier était grand, de forme ovale et fabriqué à base de peau de buffle ou de bœuf. Des gravures indiquaient l'âge ainsi que le clan auquel appartenait le guerrier. La massue était en bois dense et se tenait de la main gauche, sous le bouclier.

²¹ D. MAIER, « Studies in Precolonial... », art. cit., p. 87.

²² C. STIGAND, *The Land of Zinj*, op. cit., p. 212.

²³ A. SUMMIT, « Cell phones and Spears... », art. cit., p. 64.

²⁴ Basil DAVIDSON, *The Growth of African Civilization: East and Central Africa to the Late Nineteenth Century*, Nairobi, Longman, 1967, p. 176.

²⁵ Chris PEERS, *Warrior Peoples of East Africa 1840-1900*, New York, Osprey, 2005, p. 11-12.

L'armée maasai était bien dotée d'une discipline, au sens où cette dernière désigne un « état d'ordre et d'obéissance parmi le personnel d'une organisation militaire »²⁶. Elle revêtait une fonction sociale lui permettant de gagner la confiance de tous. À ce titre, elle jouissait d'un fort degré d'autonomie. Les chefs civils n'avaient pratiquement aucune autorité sur elle, même si leurs conseils étaient souvent respectés du fait de leur statut d'anciens guerriers. Les chefs de l'armée décidaient quand et où faire la guerre, et ne demandaient la bénédiction des chefs qu'au moment du départ²⁷. Cependant, ils entretenaient une relation étroite avec le *Laibon*, car « avant toute attaque prévue, quelle que soit son ampleur, les guerriers l'envoyaient chercher des charmes pour assurer la victoire »²⁸. Malgré ce rôle spirituel qui lui assurait une part du butin, le *Laibon* avait donc lui aussi une autorité limitée sur l'armée²⁹.

Les guerriers maasai de l'époque précoloniale se sont forgé une réputation de combattants féroces et sanguinaires, qui a largement contribué à empêcher ou à retarder l'avancée des Européens vers l'intérieur de l'Afrique de l'Est. Il est vrai que cette réputation peut avoir été amplifiée par les marchands d'ivoire de la côte, afin d'effrayer leurs concurrents et de conserver leur monopole sur le commerce intracontinental³⁰. La féroce des Maasai ne semble, elle, pas avoir été exagérée. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, ils réussirent à chasser les autres populations d'une vaste région s'étendant du centre du Kenya au centre de la Tanzanie grâce à la supériorité de leurs armes et de leurs tactiques³¹. « L'aile de l'aigle » était une méthode de combattant courante dans laquelle « les guerriers les plus courageux, rangés en forme de coin au centre du dispositif, soutenus par une arrière-garde et par une garde de chaque côté, chargeaient directement à travers la ligne ennemie »³². Une autre tactique consistait à former une longue rangée de lanciers qui avançaient ensuite vers l'ennemi en criant³³.

Après avoir atteint son apogée au XIX^e siècle, l'armée maasai commença à s'affaiblir à la fin du siècle. Ce déclin fut causé par plusieurs facteurs, dont des épidémies, des épizooties et des guerres civiles. Ces dernières éclatèrent lorsque les Maasai ont commencé à multiplier les raids contre leurs propres populations, alors qu'il leur était de plus en plus difficile d'en mener contre d'autres groupes³⁴. Cette évolution constitua une rupture manifeste du cadre coutumier. Les guerriers se retournaient contre la société qu'ils étaient censés protéger, au point que « la population a subi beaucoup plus de pertes dans ces guerres civiles que dans toutes leurs

²⁶ Shelton R. WILLIAMSON, « Standards and Discipline: An In-Depth Look at Where We Once Were and Where We Are Now », in Joe B. PARSON (éd.), *From One Leader to Another*, Fort Leavenworth, Combat Studies Institute Press, 2013, p. 154.

²⁷ C. STIGAND, *The Land of Zinj*, *op. cit.*, p. 213.

²⁸ D. MAIER, « Studies in Precolonial... », *art. cit.*, p. 88.

²⁹ C. STIGAND, *The Land of Zinj*, *op. cit.*, p. 213.

³⁰ Lotte HUGHES, « Beautiful Beasts and Brave Warriors: The Longevity of a Maasai Stereotype », in George A. DE VOS et Takeyuki TSUDA (éd.), *Ethnicity Identity: Problems and Prospects for the Twenty-First Century*, Lanham, Altamira Press, 2006, p. 269.

³¹ B. DAVIDSON, *The Growth of African Civilization...*, *op. cit.*, p. 176.

³² C. PEERS, *Warrior Peoples of East Africa...*, *op. cit.*, p. 12.

³³ C. STIGAND, *The Land of Zinj*, *op. cit.*, p. 217.

³⁴ B. DAVIDSON, *The Growth of African Civilization...*, *op. cit.*, p. 178.

campagnes extérieures réunies »³⁵. En outre, des épizooties successives affaiblirent considérablement les Maasai, qui dépendaient des animaux pour leur subsistance. Cette perte de bétail entraîna une famine. Comme l'explique Ernestina Coast, « la survenue d'une pleuropneumonie bovine en 1883 fut suivie d'une épidémie dévastatrice de peste bovine en 1891, qui toutes deux décimèrent le bétail. La population maasai dut migrer à grande échelle pour rechercher des produits agricoles provenant d'autres groupes ethniques, tels que les Kikuyu au Kenya »³⁶. Ajoutons à ces problèmes le fait que la population fut dévastée par un certain nombre de maladies, telles que la variole en 1892³⁷. Ainsi, au moment de la conquête coloniale britannique au début du XX^e siècle, de nombreuses unités militaires maasai s'engagèrent comme mercenaires au sein d'autres groupes ethniques, en échange de bétail. Les Britanniques, qui ne rencontrèrent pas la résistance attendue, les enrôlèrent également comme auxiliaires dans les expéditions punitives menées contre d'autres populations.

CHAKA KASENZANGAKHONA

Au début du XIX^e siècle, l'ascension de Chaka, fils de Senzangakhona, au rang de chef militaire zoulou fut moins le fruit d'une succession royale que de son mérite. Son père était le chef du clan zoulou, issu du peuple Nguni d'Afrique du Sud. Chaka commença sa carrière militaire comme recrue au sein du régiment Izi-cwe, levé par Dingiswayo peu après son accession à la tête du clan Mthethwa, en 1809. À cette époque, le commandement militaire s'obtenait par divers moyens. Si l'ascendance jouait un rôle majeur dans l'élection des chefs de guerre, leur mérite offrait l'occasion à de plus humbles, voire à des esclaves parfois, d'accéder à des positions de pouvoir. Il arrivait pourtant, d'autres fois, que l'argent joue un rôle dans l'obtention des postes de commandement³⁸. Chaka se distingua, lui, comme un excellent guerrier sous les ordres de Dingiswayo. Après une bataille victorieuse en 1810, ce dernier l'interrogea sur ses tactiques de combat. Satisfait de ses réponses, il l'aurait promu capitaine de cent hommes et lui aurait offert dix têtes de bétail en récompense³⁹.

À force de mérite, Chaka accéda au poste de commandant de toutes les forces de Dingiswayo. Cette position lui permit de mettre en œuvre ses conceptions du professionnalisme et de l'éthique guerrière. Il renforça la discipline et l'entraînement des hommes, notamment en visitant leurs résidences à tour de rôle⁴⁰. En 1816, ses idées devinrent davantage importantes lorsqu'il prit la tête de son clan zoulou, après la mort de son père. À la

³⁵ C. PEERS, *Warrior Peoples of East Africa...*, op. cit., p. 6

³⁶ Ernestina COAST, « Colonial Preconceptions and Contemporary Demographic Reality: Maasai of Kenya and Tanzania », *XXIV International Union for the Scientific Study of Population General Conference*, 2001, p. 4 [En ligne : iussp.org/en/2001-international-population-conference-scientific-programme ; consulté le 13/10/2025].

³⁷ *Ibidem*, p. 4.

³⁸ Festus B. ABOAGYE, *Indigenous African Warfare: Its Concept and Art in the Gold Coast, Asante and the Northern Territories up to the Early 1900s*, Pretoria, Ulinzi Africa Publishing Solutions, 2010, p. 299.

³⁹ Ernest A. RITTER, *From Folklore to History*, in Jesse K. SOWARDS (éd.), *Makers of World History*, Vol. 2, New York, St. Martin's Press, 1995, p. 204.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 205.

tête d'une troupe relativement peu nombreuse, il s'attela à la constitution, à l'organisation et à la formation de son armée. En dix ans, celle-ci serait passée de quelques centaines à plus de cinquante mille combattants⁴¹. Si le nombre exact reste indéterminé, l'importance et l'efficacité de son armée font l'unanimité dans l'historiographie.

Chaka commença la professionnalisation de son armée par l'enrôlement de tous les hommes en âge de combattre dans des régiments dispersés selon des tranches d'âge. Ce système garantissait la cohésion, l'engagement et la solidarité du groupe qui s'appuyaient sur l'esprit de corps, l'âge et le partage de l'expérience du combat. Les régiments stationnaient dans des casernes situées à des endroits stratégiques du royaume zoulou. Chaque régiment, à la tête duquel se trouvait un commandant, disposait de sa propre identité, matérialisée par la couleur et le dessin du bouclier et de l'uniforme. Les jeunes hommes en âge de combattre issus des groupes conquis étaient incorporés dans des régiments correspondant à leur âge. Pour assurer le respect de la discipline, Chaka intégra ces casernes à la maison royale et vécut en leur sein à tour de rôle⁴².

Chaka renforça le caractère professionnel de l'armée en abolissant les priviléges fondés sur la parenté avec la famille royale. L'avancement aux postes de commandement se faisait au mérite, de sorte qu'il n'y avait aucune différence entre les gens du commun et les membres de la maison royale, ou entre les Zoulou natifs et les étrangers incorporés. Intégrées à la maison royale, les casernes recevaient du roi le bétail dont se nourrissaient les hommes et la nourriture confisquée aux ennemis, promouvant ainsi l'idée d'une répartition équitable des richesses. Pendant les campagnes, les jeunes recrues étaient chargées de transporter la nourriture et les armes. Cette fonction logistique permettait à l'armée de se déplacer rapidement sans se soucier des ressources locales, dont la disponibilité déterminait auparavant les capacités de mobilité de l'armée et la durée des campagnes. Chaka Zoulou développa également un réseau de renseignement efficace qui fournissait des informations fiables sur les plans et les mouvements de l'ennemi⁴³. Dans un royaume du Zoulouland dont la richesse dépendait en large partie du butin de guerre, Chaka reconnut que la prospérité des soldats était un préalable nécessaire non seulement à leur efficacité, mais au bien commun.

Le développement d'une expertise militaire par la formation était au cœur de l'entreprise de professionnalisation de l'armée de Chaka. Il en renouvela les pratiques, les armes et les tactiques. Il encouragea ainsi l'adoption d'une lance courte à pointe acérée, supprimant progressivement la longue lance traditionnelle. Il redessina le bouclier, afin d'en faire une arme tant défensive qu'offensive. Il interdit le port de sandales lors des combats afin d'améliorer l'équilibre et la vitesse de ses hommes. Il mit en outre au point la technique des « cornes de

⁴¹ Elizabeth A. ELDREDGE, « Shaka's Military Expeditions: Survival and Mortality from Shaka's Impis », in Paul S. LANDAU (éd.), *The Power of Doubt: Essays in Honor of David Henige*, Madison, Parallel Press, 2011, p. 210.

⁴² Ian KNIGHT, *The Anatomy of the Zulu Army: From Shaka to Cetswayo 1818-1879*, Londres, Greenhill Books, 1995, p. 33.

⁴³ Mazizi KUNENE, *Emperor Shaka the Great: A Zulu Epic*, Scottsville, University of KwaZulu-Natal Press, 2017, p. XXX-XXXI.

taureau » visant à encercler l'ennemi⁴⁴. Pour habituer ses soldats à combattre pieds nus, il les entraîna à danser sur un sol dur et sur des épines⁴⁵. Chaka ne se contentait pas de s'entraîner lui-même, il donnait également l'exemple, s'imposant ainsi comme un chef charismatique.

Une discipline de fer fut également imposée au combat. Les soldats qui s'en retiraient sans en avoir reçu l'ordre étaient exécutés, tout comme ceux qui revenaient sans leurs lances. Chaka installa un endroit appelé « le buisson des lâches » où ces derniers étaient attachés et poignardés à la lance au cours d'un rite public⁴⁶. Il est frappant de constater que, bien que sans relation les uns avec les autres, ses principes entraient en résonance avec ceux de Sun Tzu, qui évaluait la qualité d'une armée à l'aide de sept critères : la rapidité avec laquelle les soldats répondent aux ordres, les compétences du chef, sa capacité à tirer parti du terrain, la rigueur de la discipline, les compétences des soldats, le niveau de formation des officiers et des hommes, et la cohérence avec laquelle les récompenses et les punitions sont administrées⁴⁷.

Les réformes de Chaka couvrirent encore certains aspects de la vie privée de ses hommes. Ses soldats devaient vivre en caserne, sauf indication contraire, ne pouvaient se marier ou avoir des relations sexuelles avant leur retraite du service militaire actif. La vie en caserne et le célibat étaient en effet considérés comme les fondements de la discipline militaire⁴⁸.

Mieux entraînée et plus disciplinée que la plupart des forces militaires environnantes, son armée devint l'une des plus puissantes d'Afrique. Cette transformation reposa enfin sur l'imposition d'une nouvelle conception de la guerre, à la place de l'ancienne éthique qui avait longtemps prévalu au sein du peuple Nguni, dont les Zoulou faisaient partie. Avant l'ascension de Chaka à la tête de l'armée, les affrontements faisaient peu de victimes. Les combats étaient même parfois remplacés par des concours de poésie et de danse⁴⁹, afin de trouver des solutions de remplacement aux conflits armés et à leurs souffrances. Dingiswayo n'avait-il pas fait remarquer un jour que, malgré la qualité des idées de Chaka sur la guerre, il préférerait recourir à un minimum de force pour atteindre son objectif⁵⁰ ? Chaka rejeta cependant l'éthique guerrière traditionnelle des Nguni au profit de la recherche d'une guerre totale et décisive, où l'ennemi était complètement détruit et les survivants incorporés au royaume zoulou⁵¹.

Durant le reste de son règne, Chaka s'éloigna donc des principes traditionnels qui ont fondé le professionnalisme de l'armée zoulou, et abusa de ses pouvoirs par des effusions de sang au combat. Certains indices indiquent qu'il abandonna par moments l'usage traditionnel voulant que l'on épargne les non-combattants, comme les femmes et les enfants. En outre, il massacra sa propre population sans discernement. Elizabeth Eldredge a montré en effet qu'il

⁴⁴ Calvin R. ALLEN, *Shaka Zulu's Linkage of Tactic and Strategy: An Early Form of Operational Art?*, mémoire de maîtrise, Fort Leavenworth, School of Advanced Military Studies, 2014, p. 9-10 et 14-15.

⁴⁵ M. KUNENE, *Emperor Shaka the Great...*, op. cit., p. XXX.

⁴⁶ I. KNIGHT, *The Anatomy of the Zulu Army...*, op. cit., p. 243.

⁴⁷ SUN TZU, *Sun Tzu on The Art of War*, traduit par Lionel GILES, Leicester, Allandale Online Publishing, 2000, p. 2.

⁴⁸ G. N. UZOIGWE, « The Warrior and the State... », art. cit., p. 41.

⁴⁹ M. KUNENE, *Emperor Shaka the Great...*, op. cit., p. XXXVI.

⁵⁰ E. RITTER, *From Folklore to History*, dans J. SOWARDS (éd.), *Makers of World History*, op. cit. p. 204.

⁵¹ E. ELDREDGE, « Shaka's Military Expeditions... », art. cit., p. 217-220.

avait « procédé à des exécutions et même à des massacres de villageois [...], à titre de punitions individuelles », et que son comportement avait été jugé si répugnant, que même ses proches l'en réprimandèrent. Le nombre de personnes exécutées sur son ordre pourrait atteindre celui des victimes de ses expéditions militaires et de ses batailles⁵².

Ces abus, qui seraient aujourd’hui qualifiés de crimes de guerre⁵³, marquaient l'échec de la politique d'exemplarité de Chaka et incitèrent ses propres soldats, non seulement, à se bafouer, mais aussi, à trahir les principes et les normes de l'éthique militaire traditionnelle. Il fut assassiné, en 1828, par ses propres frères qui jugeaient ses actions politique et militaire inadmissibles⁵⁴.

*

Si le déclin des guerriers maasai en tant que force militaire majeure en Afrique de l'Est vers la fin du XIX^e siècle est en partie le résultat de facteurs externes, comme les maladies animales et humaines, l'effondrement de leur professionnalisme fut la cause majeure du déclin de leur puissance. Les raids internes qu'ils livrèrent pour s'emparer du bétail marquèrent l'abandon de ces valeurs mises au service du bien public et le début d'une guerre civile. Celle-ci était la conséquence de la disparition de l'ordre et de la discipline, ainsi que de l'échec des mécanismes d'autorégulation et de la justice militaire. Elle marqua également la perte de confiance de la société, face à une institution incapable de contrôler ses membres et d'assurer l'ordre et la sécurité. De nombreuses unités militaires maasai étaient alors devenues des troupes de mercenaires engagés pour mener les guerres à d'autres peuples en échange de bétail.

Chef militaire et politique des Zoulou, Chaka, de son côté, n'avait mis en place aucun système pour garantir le respect de l'éthique militaire. L'armée zoulou s'était concentrée sur l'acquisition d'une expertise et de compétences militaires, sans se soucier réellement de maintenir son éthique professionnelle, en particulier en ce qui concerne les relations entre les soldats et le reste de la société. Cet échec manifeste fut aggravé par la débâcle morale de l'armée liée à l'échec des dirigeants militaires à appliquer et à maintenir les normes éthiques qui avaient assuré la légitimité de l'armée.

Le peuple Maasai développa une armée professionnelle qui s'imposa comme une force dominante en Afrique de l'Est. Le déclin de ses guerriers comme puissance militaire majeure de l'Afrique de l'Est précoloniale fut inévitable dès lors qu'ils commencèrent à se retourner contre leur propre société, trahissant leur vocation première qui avait légitimé leur création. En Afrique du Sud, Chaka se hissa au rang de chef militaire alors qu'il servait sous les ordres de Dingiswayo. Il constitua une puissante armée professionnelle, après avoir pris la tête du clan zoulou. En rejetant l'éthique guerrière traditionnelle des Nguni, il perdit non seulement sa

⁵² *Ibidem*, p. 220 et 231.

⁵³ Voir Donald R. MORRIS, *The Washing of the Spears: The Rise and Fall of the Zulu Nation*, Londres, Jonathan Cape, 1966, chap. 3.

⁵⁴ E. ELDREDGE, « Shaka's Military Expeditions... », art. cit., p. 231.

légitimité, mais supprima aussi les mécanismes de régulation des actions de l'armée qui perdit le soutien du reste du corps social. Il est difficile de savoir comment les choses auraient évolué si l'éthique militaire traditionnelle avait été respectée. Une chose est sûre cependant, la puissance des Zoulou déclina jusqu'à cesser d'être celle d'une force militaire de premier plan de l'Afrique de l'Est précoloniale.

Résumé / abstract

Cet article examine le rôle du professionnalisme et de l'éthique dans l'autorité du commandement militaire de l'Afrique précoloniale du XIX^e siècle. Avant l'arrivée des Européens, l'efficacité des guerriers maasai assurait l'hégémonie de leur société en Afrique de l'Est. Chaka kaSenzangakhona, fondateur du royaume zoulou (ca. 1787-1828), développa une armée professionnelle puissante qui plaça les Zoulou dans la même position en Afrique du Sud. L'affaiblissement de l'éthique militaire, aussi bien dans l'armée maasai que dans celle de Chaka, entraîna cependant, avant même l'arrivée des Européens, le déclin de leur efficacité et leur échec final.

This paper examines the role of professionalism and ethics in military leadership using examples from pre-colonial Africa. The Maasai warriors of East Africa provided professional military service to their society, which acquired a hegemonic position in the region. Shaka developed a professional army which, through military might, placed the Zulu in a position of hegemony in Southern Africa. However, the weakening of military ethics resulted in the decline of professionalism and eventual failure in both the Maasai army and in Shaka's military leadership. The paper concludes that military ethics must be consistently upheld to ensure professionalism and successful military leadership.